

JOURNAL HUMORISTIQUE.

BUREAUX No. 20 RUE STE. THERESE.—P. O. BOITE 2144, MONTREAL,

Je me hâte de rire de tout de peur d'être plus tard obligé d'en pleurer.—FIGARO.

VOL I. No. 30.

MONTREAL, 13 MARS 1880.

1 CENT LE NUMERO

H. BERTHELOT & Cie.,

Editeurs-Propriétaires.



NOTRE ELEPHANT.

SCOTT et PRINCE dans les jambes. Diabolo notre position n'est pas de ces meilleures. On va se tanner à promener Sénécal comme ça. Ça commence à peser un peu fort.

SHANLY le cornac.—Ne braillez pas trop en bas. Je n'en ai pas pour longtemps. Je vais débarquer tout à l'heure.

SENECAL.—Enfin ! on est bon là !

ROBERTSON, FLYNN et LYNCH.—On a été blagué dans cette affaire-là. Ce maudit Sénécal va faire son roi tout le temps. On a fait une jolie bêtise. Les canayens triomphent.

Feuilleton

Les Mystères de Montréal.

ROMAN DE MŒURS.

PAR M. LADEBAUCHE.

(Suite.)

ABRÈGE DU PROLOGUE.

Avant de nouer l'intrigue principale de notre roman nous donnons aujourd'hui à nos lecteurs un sommaire des principaux événements du prologue.

Bénoni, un jeune cordonnier du faubourg Québec, est amoureux de

Mademoiselle Ursule Sansfaçon, fille d'un vieux charretier de la stand de la rue St. Paul, près de l'Eglise Bonsecours.

Il a un rival dans la personne de Cléophas, un conducteur de petits Chars.

Celui-ci voit ses hommages repoussés par Ursule qui aime le cordonnier d'amour tendre.

Le démon de la jalousie s'empare du cœur de Cléophas qui fait de vains efforts pour supplanter son odieux rival.

L'amour de Bénoni subit une épreuve des plus cruelles son amant est frappé de la petite vérole.

Malgré les soins du plus savant médecin de Montréal, la pauvre jeune fille est désignée par les ravages de l'horrible maladie. Un grain de picoto se développe dans l'œil d'Ursule et elle reste borgne

pour le restant de ses jours.

L'amour de Bénoni ne faiblit pas. La perte de la beauté physique de son idole ne détruit pas son idéal.

Cléophas néglige son devoir dans le service des petits chars et perd sa place.

Un incendie éclate dans la résidence du père Sansfaçon. Cléophas, au péril de ses jours, sauve Ursule qui allait périr dans les flammes.

Celle-ci jure qu'elle n'épousera pas d'autre homme que son sauveur.

Embarras de Cléophas qui est marié et père de huit enfants tous des jumeaux.

Scholastique, la femme de Cléophas, qui vivait séparée de son mari depuis longtemps et qui s'était retirée chez son père à la campagne, revient à Montréal.

Elle retrouve Cléophas et lui fait

des reproches amers parce qu'il passe son temps à "bommer" et qu'il prive sa famille des choses nécessaires à la vie.

Cléophas et Bénoni, se rencontrent et se battent en duel à coups de poings. Cléophas est vaincu. Les deux duellistes sont arrêtés par la police et condamnés par le recorder chacun à \$5, ou un mois. Scholastique paie l'amende de son mari qui retrouve sa liberté et se remet à travailler pour sa famille. Bénoni va passer un mois à l'Hôtel Payette.

Pendant le procès des duellistes Ursule qui est présente en cour, entend la déposition de Scholastique. En apprenant que Cléophas est marié elle s'évanouit en pleine cour. Le père Sansfaçon après l'incendie continue à rouler comme charretier et gagne sa vie le plus honnêtement qu'il peut.

PREMIERE PARTIE.

LE TRÉSOR DES BOUCTOUCHES.

I.
LA MALADIE.

Le comte de Bouctouche, habitait une maison des plus aristocratiques, sur la rue St. Denis, près de la rue Ontario.

Les résidents du quartier St. Louis, étaient depuis longtemps vivement intrigués sur son compte.



Il vivait dans la plus grande opulence. Il gardait des chevaux de race et son équipage était réellement princier.

Le comte n'allait jamais en société et vivait dans le plus grand isolement.

Les volets de chaque fenêtre du rez-de-chaussé étaient continuellement fermés et à part les fournisseurs ordinaires de sa maison, il était rare de voir quelqu'un frapper à la porte.



LE COMTE DE BOUCTOUCHE.

Le comte de Bouctouche vivait depuis cinq ans à Montréal, avec la comtesse et son fils le vicomte âgé d'environ quatre ans.

Le personnel de la maison était composé d'un intendant, d'un valet de pied, d'un groom, d'un palefrenier et de trois servantes.

Presque tous les après-midis le comte et la comtesse se promenaient en roakaway sur les rues Notre Dame et St. Jacques.

Le comte de Bouctouche était âgé d'une trentaine d'années.

Son front était large et dénotait une intelligence supérieure.

Il avait des yeux gris toujours mobiles et sa bouche aux coins légèrement retroussés était surmontée d'une épaisse moustache, avec des pointes en aiguille. C'était une figure aristocratique empreinte d'une mâle fierté.

La comtesse était une jeune femme de vingt-quatre ans, une blonde aux regards langoureux et au front rêveur. Ses yeux se voilaient souvent sous l'oppression de pensées mélancoliques.

Ses traits étaient réguliers et délicats et l'ensemble de sa physionomie était des plus sympathiques.

Elle était évidemment en prise au spleen et elle cherchait dans ses promenades une diversion aux sombres pensées qui assiégaient son esprit.

Depuis quelques jours le comte et la comtesse ne faisaient plus leurs promenades habituelles.

Si le comte sortait on le voyait se diriger d'un pas pressé vers la résidence du Docteur O. S. Coxie, sur la rue Craig.

Entrons, maintenant, dans la maison du comte de Bouctouche et voyons un peu ce qui s'y passe.

Le comte est en robe de chambre dans sa bibliothèque. Il se promène d'un pas saccadé de long en large dans son appartement. Sa main droite agite d'une manière nerveuse les glands d'or au bout de la ceinture de sa robe de chambre.

Tout à coup le timbre de la porte retentit. Il respira avec plus de calme et il dit :

— Enfin !

Quelques instants après le Docteur Coxie qui avait accroché son chapeau à une patère dans le passage, entra dans la bibliothèque.

— Oh ! docteur, dit le comte, je vous attendais avec impatience. Le vicomte vient d'avoir un accès terrible. Montez de suite avec moi.

Le comte et le médecin entraient dans un appartement où la mère éplorée voillait au chevet de son fils.

Le médecin prit le pouls du petit malade et hocha la tête.

— Eh bien docteur ? demanda la comtesse. Tout est donc fini !

— J'ai peu d'espoir à vous donner. Avec des soins, l'enfant pourra trainer encore quelques semaines.

La diphthérie est très mauvais cette année.

La science a ses limites et la mort est inexorable. Le médecin descendit l'escalier la tête basse et entra dans la bibliothèque du comte de Bouctouche.

Le malheureux père lui fit signe de prendre un fauteuil. Après un silence de quelques secondes :

— Docteur, j'ai un service à vous demander. Vous soignez n'est-ce pas la famille de la marquise de de Mâlepecque ?

— J'ai cet honneur.

Le comte se leva de son siège et alla fermer la porte de l'appartement qui était entrebaillée. Il reprit son siège et la parole :

— Le service que je vous demande est de tonir la famille Mâlepecque dans l'ignorance de la gravité de la maladie de mon fils. Il y va des mes plus chers intérêts. Me donnez-vous votre parole de gentilhomme que vous serez discret.

— Monsieur le comte, fiez-vous à ma discrétion. Je serai muet comme la tombe.

Le comte de Bouctouche ouvrit son secrétaire, prit une liasse de billets de banque et compta \$200 au médecin.

Celui-ci mit les banknotes dans son porte-feuille et sortit de l'appartement après avoir fait au comte un profond salut.

Le comte resta seul dans sa bibliothèque. Une sueur froide perlait sur son front. Une pâleur cadavérique avait envahi sa figure.

Il semblait foudroyé par les dernières déclarations du Docteur Coxie.

(La suite au prochain numéro.)

LE VRAI CANARD.

MONTRÉAL, 13 MARS 1880.

CONDITIONS :

L'abonnement pour un an est de 50 centins payable d'avance, pour 6 mois 25 centins.

Le Vrai Canard se vend 8 centins la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

20 par cent de commission accordée aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir.

Les frais de Poste sont à la charge des Editeurs. *Greenbacks* reçus au pair.

Adresse :

H. BERTHELOT & Cie
Boîte 2144 P. O. Montréal.

NUMEROS EPUISÉS.

Il ne nous reste plus une seule copie des Numéros 19, 20, 23 et 27 du *Vrai Canard*. Ainsi inutile de venir les demander au bureau.

Correspondance de Ladebauche.

Bytown 10 Mars, 1880.

Mon cher *Vrai Canard*,

En apprenant qu'un accident était arrivé à monsieur Delorme et à sa dame, vite, je me suis rendu à Bytown pour tâcher de leur être de service en quelque manière.

J'ai eu mille difficultés à entrer dans la maison parce que le docteur avait donné ordre que personne ne vint voir les malades.

Il m'a fallu attendre bien longtemps avant de les voir. Comme de juste, je ne me tenais pas éloigné de chez M. Delorme.

Tous les soirs à la breunante j'allais faire mon tour à la cuisine, et je m'informais de la santé des bourgeois. Hier seulement j'ai pu voir la dame de la maison.

Elle avait la figure graffignée dans trois ou quatre places. Comme elle avait une bosse près du front, je lui ai dit que ce qu'elle avait de mieux à faire pour la faire disparaître serait d'y mettre un gros-deux sous presse avec un mouchoir.

Comme je ne voulais pas fatiguer la pauvre dame, je ne lui ai pas fait de questions sur l'accident. J'ai préféré causer avec Monsieur Delorme qui paraissait beaucoup moins souffrant.

Le bourgeois m'a conté de fil en aiguille comment la chose était arrivée.

Je lui fis observer que l'accident serait pas arrivé s'il n'avait pas clairé le charretier canadien qui menait sa voiture pour mettre à la place un grand jack importé d'Angleterre qui n'avait jamais conduit un berlot de sa vie.

M. Delorme paraissait souffrir encore de deux ou trois poques qu'il avait reçues sur le côté de la tête, couvra avec moi assez longtemps.

Il m'a dit que sa dame s'envenimait à la mort à Bytown. Il n'y avait aucun amusement de son goût. Elle trouvait la société trop "rough," parce qu'elle avait reçu une très-bonne éducation dans les vieux pays.

Elle avait suppliée sa maman de la garder avec elle lorsqu'elle était en Angleterre, mais pas d'affaires.

Il lui a fallu partir malgré elle pour s'embêter au Canada une année de plus.

Pour ma part, me disait M. Delorme, ne va pas croire que je suis aux oiseaux dans ce pays-ci.

Loin de là, mon cher Ladebauche, plus je l'étudie, plus je m'assure que je me trouve au milieu d'un tas de nichons. Regarde donc un peu dans le Canada il y a une population de quatre millions. Pour gouverner les canadiens il faut huit rois, un roi central à Bytown et sept dans les provinces. Il y a autant de parlements, et soixante et cinq ministres de la Couronne, tandis qu'en Angleterre, on se contente d'un seul roi et d'un seul parlement dont les membres ne sont pas payés.

Pour gouverner l'Angleterre il suffit d'un cabinet qui compte moins de ministres que celui de Bytown. Les juges en chef, les juges ordinaires et les juges de paix sont aussi nombreux en Canada que les étoiles dans le ciel, En un mot je ne crois pas qu'il y ait un seul pays dans le monde qui soit plus gouverné que le Canada. Tous les gens qui s'y occupent des affaires publiques sont des enfés qui prennent toujours le beurre à poignée. Ils font croire au peuple que ce pays est le plus riche du monde, en mines, forêts, etc. En chambre vos députés font beaucoup plus de traui que de besogne. Ils ne songent qu'à faire de bons repas. Toutes les semaines on entend parler d'un d'un diner au champagne par-ci ou d'un souper par là.

— Ma foi ieu, répondis-je, je crois que vous avez raison, monsieur Delorme. Pendant que nos ministres fêtent, c'est le pauvre peuple qui paie les violons.

Qu'est-ce que vos membres ont fait depuis le commencement de la session ? Je vous le demande. On a cassé la loi de banqueroute, une chose qu'aurait dû être faite il y a dix ans. M. Girouard essaie de faire passer une loi qui permettra à un homme de marier toutes ses belles-sœurs, les unes après les autres. Il n'y aura qu'une classe d'homme qui sera contente de la nouvelle loi, ça sera celle de ces individus qui ont les sentiments à robrousse-poil, qui tiendraient à avoir pendant toute leur vie la même belle-mère, le même panaris ommeondrait à Paris. Faut venir à Canada pour voir passer une loi comme celle-là. Dans tous les cas les canadiens français n'en feront pas un abus, car vous devez savoir que parmi les catholiques il faut écrire à Rome pour avoir la permission de se marier avec sa belle-sœur.

Maintenant, parlons un peu de notre ministre des finances, M. Tilley. En voilà un beau merle qui va faire précisément ce qu'ont fait ses prédécesseurs. Pour ma part, je ne trouve rien d'original chez un ministre de finance qui présente un budget à la chambre. Il fait précisément comme cet Irlandais qui avait entrepris d'allonger la souverte de son lit. Pat et la couverte en question ne s'accordaient pas ;

soit que la pièce d'étoffe fut trop courte, soit que Pat fut trop long.

Notre Irlandais en était venu à la conclusion que c'était la faute de la couverture parceque lorsqu'il la montait jusqu'à son menton, ses mollets restaient à l'air. Il chercha un remède au mal. Il coupa un morceau de la tête de la couverture et la cousit au pied. Comme d'habitude, il avait fait une bêtise et sa personne était aussi exposée au froid qu'auparavant.

Je trouve que nos ministres de finances ne sont guère plus fins que cet Irlandais, lorsqu'il veulent prouver dans leur exposé financier qu'ils peuvent joindre les deux bouts. C'est toujours la même histoire, qu'il y ait des bleus ou des rouges au pouvoir, les dépenses sont toujours plus fortes que les recettes. M. Tilley aujourd'hui est en train de faire précisément ce que faisait Paddy.

Changement de propos, j'espère M. Delorme que vous ne m'oublierez pas dans votre société des arts. Je me crois aussi bon artiste que Mercier et un tas d'épiciers que vous avez nommés membres honoraires de la grande association. Si vous me faites cet honneur pour vous récompenser je pourrai vous tracer quelques beaux tableaux de l'histoire du Canada. Je m'engagerai à vous faire de plus un portrait de Charles Thibault à l'huile de pied de bœuf.

J'y jonglerai me répondit M. Delorme et notre entretien fut terminé.

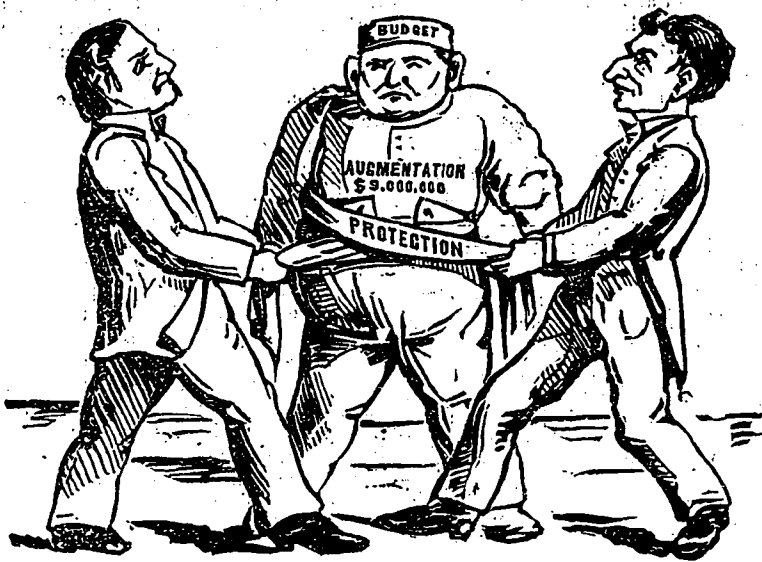
Tout à toi,

LADEBAUCHE.

UN PEU MELÉ.

Doux amis se rencontrent sur la rue Notre-Dame, et le dialogue suivant s'entame :

—Qu'est-ce que t'as, Stanisse ?
 —Jos, qui est-ce que je suis ?
 —Quoi ! tu es toi-même Stanisse Lagrolucho, n'est-ce pas le cas ?
 —Non, tu on es loin.
 —Quoi ! qu'est-ce qu'il y a ?
 —Eh bien, mon chor, je suis tellement mêlé, que je ne me comprends plus.
 —Explique-moi donc ça !
 —Voilà. Je suis marié.
 Marié, ah ! ah ! mais tu dois être heureux.
 —Je vais te dire comment c'est. Tu sais, j'ai épousé une veuve, et cette veuve avait une fille.
 —Tiens, oui, je comprends. Tu faisais l'amour à sa fille.
 —Non, c'est pire que ça. Tu sais que mon père était veuf. Eh bien il a marié la fille en question, de sorte que mon père est devenu mon gendre. N'est-ce pas le cas ? Eh bien, tu vois que je suis joliment mêlé.
 —Eh bien, est-ce tout ?
 —Non, je le voudrais bien. Comprends-tu, ma belle-fille est ma belle-mère n'est-ce pas ? Eh bien, alors sa mère est ma grand-mère, n'est-ce pas ? Eh bien, je l'ai mariée, de sorte que je me trouve être mon propre grand-père. Comprends-tu à présent ?



LE BUDGET.

MAC.—Sorre fort, Langevin. Ce gros farceur a encore profité depuis l'an dernier. Avec cette ceinture-là on pourra le faire paraître un peu respectable.

QUOLIBET.

Un jeune berger d'Yvotot n'a jamais pu apprendre le *Pater Noster*, quoiqu'il sache parfaitement *Notre Père*.—Comment, lui dit, il y a environ six semaines, le bon curé de sa commune, tu ne veux pas incruster dans ta mémoire l'oraison dominicale en latin ?—Je veux point, moussieu le curé.—Veux-tu que je t'enseigne le moyen de l'apprendre ?—Je veux bien, moussieu le curé.—Eh bien, il faut nommer les moutons par les mots que tu ne peux pas retenir ; ainsi, par exemple, ce grand cornu s'appellera *Pater* ; cet autre gros et gras, *Noster* ; ce tout petit, *qui es, etc* ; de manière que ta mémoire, guidée par ces mots...—J'entends, j'entends, moussieu le curé et pis ma sœur Jeannette sait lire ; alle m'enseignera.

Avant-hier, le bon curé l'aperçoit conduisant ses moutons.—Ah voyous, lui dit-il, puisque ton troupeau est là, si tu sais ton *Pater*.—Si je l'sais, moussieu l'curé ! j'erais bien ! allais marchais, je les appelons si bien qu'on dirait que j'lis tout coursement.

—Voyons...—*Pater*...—Bon !—*Noster*...—Bon !—*Nomen in Tuam* !—Un instant, un instant !...et *Sanctificetur* ?—Ah : pardon exousso, mon bon moussieu le curé ! J'ons oublié de vo dire que nout'-maître a vendu et livré *Sanctificetur* à deux de ses vésins pour leur mardi gras.

LA FETE DU COLONEL

Le colonel Ramollot s'appelle Etienne, de son petit nom.

A l'occasion de sa fête, il doit donner un diner, pendant lequel la musique du régiment doit jouer des airs réjouissants autant que variés.

Malheureusement un grand nombre de musiciens sont malades pour le moment, et le projet est sur le point de rater, lorsque la cervelle

du colonel est traversée par une idée sublime.

Emprunter des hommes à son ami le colonel Mitourouette, qui se trouve dans la ville voisine.

Mitourouette envoie immédiatement dix huit musiciens pour compléter le nombre d'hommes nécessaires au concert projeté.

Ramollot n'est pourtant point encore sans inquiétude et il fait appeler son chef de musique.

—Dites moi, capt'aine, les hommes dont auquel ils sont arrivés sont-ils susceptibles de la chose ?

—Mon colonel, je ne saurais vous le dire ; il est probable pourtant qu'ils connaissent suffisamment leur partie, et.....

—C' possible, mais v' rêtes pas sûr pour lors.

—Je ne pourrais l'affirmer.

—Serongnieugnieu !... faudrait pourtant savoir au juste, savez-vous, car enfin, si v' s' hommes jouent la Juive et qu' les autres aillent jouer Faust, c' n' s' ra pas drôle !

—Oh : ça n'irait pas jusque-là !

—S' possible, cap' taine ! s' possible, pourtant faudrait s'assurer si f' siez faire une répétition générale, hein !

—C'est très-facile mon colonel, et nos hommes étant tous ici pour le moment, nous allons commencer immédiatement, si vous le désirez, et vous pourrez vous assurer vous-même du résultat.

C' une idée, cap' taine, Serongnieugnieu ! c' t' une idée ; allons-y.

Un quart d'heure après les musiciens, prévenus et réunis dans une des salles de la caserne, ontamment, sous la direction du chef, l'ouverture de Zampa, en présence du colonel Ramollot.

Le commencement marche assez bien, mais vers le tiers du morceau, l'œil du colonel devient inquiet, sa figure prend des airs de très-mauvaise humeur, et interrompant enfin tout le monde d'un air furieux :

—Serongnieugnieu ! cap' taine s'f..... donc ces gaillards-là qui

n'soufflent pas du tout pendant qu' les autres s'éreintent ?

—Mais mon colonel ils comptent les poses.

—Mais.....

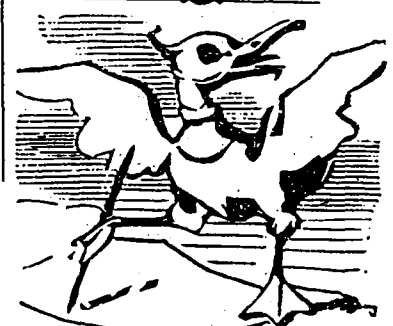
—Pas de mais, serongnieugnieu ! pas pris des musiciens pour compter des poses, a' c' compte là, les premiers hommes venus du régiment peuvent en faire autant, si on compte des poses sans jouer de machin.

—Mais non...

—Suffit, pas s'ery' tions ! j' pas une brute, sans doute à du moment qu' Mitourouette m'envoie des musiciens, c'est pour faire de la musique, et pas pour compter l' bec en l'air, et comme j'veux pas m' prenne pour un imbécile v's'allez m' faire le plaisir d' lui renvoyer ses hommes.

Et voilà pourquoi, le jour Saint-Etienne, la musique militaire n'a pas paru au diner du colonel Ramollot.

CHARLES LEROY



COUACS.

Il est deux heures du matin. Gustave et Maurice sont restés aux cercle et causent avec abandon.

Naturellement, leurs camarades font les frais de la conversation :

—Entre nous, dit Gustave ; je ne connais au cercle que deux hommes d'esprit...

—Vous d'abord, interrompt Maurice avec une modestie intéressée.

—Soit ; moi d'abord...et Georges.

A propos de la conjugaison des verbes, permettez-moi de vous dire qu'il y a de nombreuses lacunes à combler. Car il est certain qu'avec la nouvelle loi sur les pochards il nous faut un verbe irrégulier, qui soit l'indicatif de l'actif du nominatif et dont voici le dérivatif du primitif.

Je suis casquette,—tu as ton jeune homme,—il est dans les bridzingués,—nous sommes complets—vous avez votre panache,—ils ou elles sont pafs.

Une demoiselle de St. Liboire, il y a quelques semaines, écrivait la lettre suivante à une religieuse du Précieux Sang à St. Hyacinthe :

Ma chère sœur,

Je me recommande à vous de faire prié pour moi car il y a un garçon qui vient me voir depuis trois ans il m'a toujours dit qu'il me marierait mais je ne sais pas s'il fait cela pour m'en faire accroire ou bien si ses sont gout mais je ne ses pas à coit pensé moi qui désire que lui, ma chère sœur prié donc pour moi pour que je laigne ou bien qu'il agissent d'une maniè.

re ou d'une autre au plus vite que possible.

Voilà assez longtemps qu'on se freguante. Jé me recommande donc encore une fois à vous pour que vous me le fassiez avoir au plus vite je le désirerait, j'aurai la bonté de prié pour vous si vous me faite cette grâce la.

"On lit ces jours ci dans le *Constitutionnel*" l'annonce suivante : On trouvera, de l'argent à emprunter en s'adressant au bureau du *Constitutionnel*." Est-ce, par hasard, le notaire T..... qui laisserait sa clientèle pour se faire simple prêteur d'argent ? Non, c'est clair."

Nous accusons réception d'une nouvelle composition musicale de M. R. Lyonnais de Québec. C'est un galop intitulé Q. M. O. & O. L'harmonie imitative est parfaite et la composition générale du morceau dénote le génie musical chez son auteur. Le nouveau galop de M. Lyonnais ne peut tarder à devenir populaire parmi nos musiciens.

La scène se passe dans un café militaire, près d'une caserne.

Un lieutenant.—Dites donc, capitaine, avez vous remarqué à la revue notre général ?

Le capitaine.—Pardine ! oui, celui qui a pris perruque !

Un badaud.—Ah ! il a pris... où donc est située cette villo-là ?

Le lieutenant.—Sur la nuque, monsieur.

On dansait récemment chez le docteur G...

Une grande et belle jeune femme s'en donnait à mettre sur les dents les danseurs les plus infatigables.

On la félicitait sur son intrépidité.

—Oh ! dit-elle avec un délicieux mouvement de coquetterie : il faut bien profiter de mes dernières années de jeunesse.

—Ma foi, madame, je ne demande pas mieux.

Un récidiviste acharné passait en police correctionnelle.

—Avez-vous quelque chose à ajouter, lui demande le président.

—Oui, je voudrais ajouter un mot.

—Parlez.

—J'espère, mon président, que vous aurez un peu d'indulgence pour moi ; c'est la huitième fois que j'ai l'honneur d'être jugé par vous.

Le comble de la sensibilité : Pleurer en voyant fouetter une crème.

Savez-vous pourquoi la blanchisseuse n'est nullement en peine de se fabriquer un amoureux ?

—Parce qu'il lui suffit de délayer de la pâte de fleur de froment pour se faire un bon ami donc !

Dialogue entre médecins :

—Eh bien ! la veuve de notre confrère se remarie ?

—On dit le futur violent et brutal.

— Pauvre femme ! Heureusement elle est habituée aux mauvais traitements.

Le mot de Lénigme est *pet* !
Solution du dernier problème :
5 Bœufs à \$10.00 = \$50.00
1 Vache à 3.00 = 3.00
94 Veaux à 0.50 = 47.00

100 Animaux à \$100 = 100.00

Un médecin non loin de Ste. Martine, bien connu pour son amour et son enthousiasme pour le beau sexe, voulut tout dernièrement donner son cœur aimant à une jeune et jolie fille, mais que celle-ci au lieu de partager sa flamme, lui fit payer cent vingt-cinq piastres pour cette offre qu'elle considéra comme indiscrete.....

O amour ! Voilà encore un de tes coups. *Communiqué*.

Des plaisants ont attribué au maire d'une commune, dont on ne trouve pas le nom sur la carte, l'affiche suivante :

ART. 1.—Toutes les fois qu'un habitant et des chiens non muselés se rencontreront, on devra les tuer.

ART. 2.—Tout le monde, sans exception, est tenu d'obéir au précédent article, et de massacrer les chiens, excepté M. l'adjoint.

ART. 3.—Les habitants majeurs et vaccinés devront également, dimanche prochain, se rendre sur la place, moins les malades, pour nettoyer l'égout, en présence de l'adjoint, qu'on devra râcler proprement, et du garde-champêtre parce qu'il est obstrué par les immondices.

Quel est le comble de la contradiction ?—C'est un homme chauve qui a du toupet.

Un ivrogne rentre chez lui et gagne son lit en titubant. Sa ménagère le déshabille et l'aide à se coucher.

—As-tu besoin de quelque chose mon ami ? demande-t-elle doucement.

—Tu me réveilleras quand j'aurai soif.

Le comble de l'étourderie. Se trouver dans la campagne par un froid excessif et tout à coup, se sentant pris d'un violent besoin de mettre culottes bas.....

Après s'être relevé, constater que la neige est aussi blanche qu'avant..... Mystère !..... Porter instinctivement la main à son postérieur, et s'apercevoir avec terreur qu'on avait deux culottes.....

Un artiste qui patine aime l'art et glisse.
C'est bon pour le rhume !

Un mien parent, depuis peu revenu de l'Inde, donne à tous ses amis des souvenirs de là-bas. On peut être certain, que quand il parle d'un don, il parle d'Inde.

Le comble de l'idiotisme : C'est pour un conservateur, de ne pas mettre beaucoup de charbon dans son poêle, pour ne pas le faire devenir rouge.

LE FEUILLETON ILLUSTRÉ, qui a vu le jour en Janvier dernier, vient de commencer la publication d'un nouveau roman des plus émouvants Nous engageons nos lecteurs à voir l'annonce qui se trouve dans une autre colonne.

ESPRIT D'ENTREPRISE.—M. Charles Meunier, propriétaire du bétail de boucherie au coin de la Côte St. Lambert, et de la rue Craig, et du magasin populaire d'épicerios au coin des rues Vitre et St. Dominique, a un téléphone dans son établissement qui ost d'une grande utilité pour ses clients Toute personne locataire d'un téléphone Edison peut communiquer avec M. Cha. Meunier et lui donner ses commandes sans sortir de chez elles. Tout est de première classe chez Meunier.

AGENCE EE LOWELL.—M. O. E. Baril est notre agent à Lowell, Mass.

M. Adélar Charpentier, est notre seul agent à St. Hyacinthe.

RESTAURANT DU CHIEN D'OR.—Cet établissement est situé au No. 920, rue Ste. Catherine. Son propriétaire, M. Jos. Morache, a voulu en faire un restaurant de première classe. On n'a qu'à y entrer pour se convaincre du fait. Les liqueurs les plus fines s'alignent sur les tablettes et vous donnent malgré vous une envie de les goûter à laquelle vous ne sauriez résister. M. Jos. Morache est avantageusement connu et c'est une garantie que son établissement sera bien tenu.

S. GOLTMAN,
Marchand-Tailleur
No. 424, RUE NOTRE-DAME.

Confections d'habillements sur commandes.
Spécialités de Tweeds de luxe importés directement des fabriques les plus renommées d'Ecosse et d'Angleterre.
Satisfaction garantie aux clients.
PRIX MODERES.

AU SAULT.—En vous promenant hors de Montréal, n'oubliez pas d'aller à l'Hôtel Lajeunesse au Sault au Récellet tenu par J. B. Péloquin. C'est l'établissement de ce genre le plus riche qu'il y ait dans la Puissance. Salons privés meublés avec luxe, pianos, grandes Salles pour danses et réunions d'amis. Vins, liqueurs et cigares de première qualité. Service fait avec promptitude et politesse. Prix modérés.

FEUILLETON ILLUSTRÉ
Journal hebdomadaire paraissant le Jeudi.

Cette feuille exclusivement littéraire et unique dans son genre au Canada, contient huit grandes pages de feuilleton qui sont et seront toujours des plus émouvants et des plus moraux.

Nous enverrons, *gratis*, un numéro spécimen à toute personne qui en fera la demande.

Les personnes disposées à prendre une *agence* voudront bien référer au FEUILLETON ILLUSTRÉ pour les conditions.

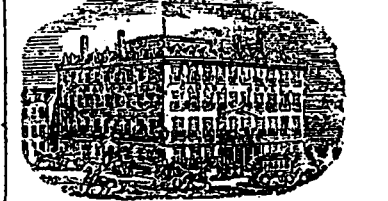
Abonnement : par an, \$1.00 ; six mois, 50 cts ; trois mois, 25 cts.

HOUZE & CIE., Propriétaires.
Adresse : Boite 1986 B. P.

QUILLES ! QUILLES !
Rien n'est plus fortifiant pour la santé qu'une bonne partie de quilles. Allez au BOWLING ALLEY DE J. B. EMOND
No 272, Rue St. Laurent.

Cet établissement est tenu sur un pied aristocratique et n'est fréquenté que par l'élite de la société. Les tables sont dans a meilleure condition.

PRIX MODÉRÉS.
Hotel du Canada



RUE ST. GABRIEL, Montreal,
A. BELIVEAU, Propriétaire.



LA MUSE POPULAIRE
(CHANSONNIER NOTÉ.)

2^{me} LIVRAISON
Prix : 25 Cts ; Etats-Unis, 35 Cts.

Chaque Livraison contient 104 pages En vente chez tous les principaux Libraires du pays. S'adresser à

A. FILIATREULT,
151, RUE STE. ELIZABETH MONTREAL.

MUSIQUE NOUVELLE.

La Fleur du poète,—Romance - 35c
Vieillard et Souvenir, - 35c
ALICE, Valse pour piano, - 75c

ERNEST LAVIGNE,
Editeur et Importateur de Musique, Instruments, etc.
237 Rue Notre Dame.

Expédié Franc de Port.

VIANDES FRAICHES

GHARCUTERIE,
VIANDES SALES,
ET FUMERS,
LEGUMES &c

A l'étal populaire de CHARLES MEUNIER, au coin de la Côte St. Lambert et de la rue Craig. Les viandes sont toujours garanties fraîches de la première qualité. L'expédition des commandes à domicile se fait avec rapidité et les prix sont des plus modérés.

HOTEL UNION

COTE DU PALAIS, QUEBEC

Ce splendide Hôtel sera ouvert le 1er Avril prochain.

On trouvera à cet établissement toutes les commodités et le confort désirable. Bonne pension, salle de billards, bains, salle de barbier, salle d'échantillons pour les commis-voyageurs, buvette de première classe, etc., etc.

Soule maison canadienne dans le genre à Québec.

Le propriétaire n'épargnera rien pour mériter l'encouragement du public.

F. X. SAUVIAT,
Propriétaire.

Les Turcs ont envoyé dernièrement un Chrétien en chambre. Les Canadiens attendent le résultat avec beaucoup d'intérêt.